

N^o 714

N^o 78

PREMIERE PARTIE

V O Y A G E

A

OSTIE LAURENTE ET LAVINIE.





VOYAGE

SUR LA SCÈNE

DES SIX DERNIERS LIVRES

DE

L'ÉNÉIDE.

SUIVI

De quelques observations sur le LATIUM
médecine.

Par CHARLES VICTOR DE BONSTETTEN ,
Ancien Poëlle de Nion ; de l'Académie Royale des
Sciences de Copenhague, et de la Société de
Physique et d'Histoire-Naturelle de Genève.



A GENÈVE.

Chez J. J. PASCHOUD, Libraire,

AN XIII.



V O Y A G E
DANS LE LATIUM.



INTRODUCTION.

LE LATIUM, AUJOURD'HUI CAMPAGNE
DE ROME.

L'ON a fait de grands et pénibles voyages pour étudier les lieux de la scène de l'Iliade d'Homère. A Rome je me voyois à cinq ou six lieues de Laurente, de Lavinie, d'Ardee du camp des Troyens, et j'aurois pu en deux jours parcourir la scène des six derniers livres de l'Enéide. J'en mis quatre à faire ce voyage, et dans une course que je fis à Antium, j'eus occasion de m'arrêter à Ardee.

Juste Lipse, Cluvier, Kircher et Volpi, avoient fait le même voyage, mais il faut avoir été sur les lieux, pour voir combien l'esprit d'observation étoit rare alors chez les érudits proprement dits, c'est-à-dire chez les hommes qui, sans penser eux-mêmes, n'avoient fait que rédiger les pensées des autres. L'absence totale de toutes les connaissances de physique et d'histoire naturelle les privoit pour ainsi dire de tous les sens; et si les sciences *matérielles* n'avoient d'autre utilité que celle de nous donner des yeux

pour voir, elles seroient déjà d'un prix infini pour l'homme. (1)

Juste Lipse a particulièrement été frappé dans son voyage de tout ce qui servoit à prouver l'immensité et la grandeur de Rome ; les autres n'ont vu que ce qui avoit rapport aux savantes controverses de leur temps ; nul d'eux n'a senti cette nature qui nous parle à chaque ligne dans Virgile , et qui , quoique défigurée, existe encore dans le paysage , et pour ainsi dire dans les décorations du magnifique drame des six derniers Livres de l'Enéide.

Tout ce pays de Latinus et des Rutules est aujourd'hui si pauvre et si désert, que le pain qu'on y trouve vient de Rome. Dans la saison brûlante du mauvais air , trois femmes gardent, comme un corps mort, l'affreuse ville d'Ostie, la capitale du désert , et il est à parier

(1) Un de ces savans, raconte gravement d'après Servius, que le Numicus n'existe plus, parce qu'il avoit été épuisé pour le culte de Vesta , auquel ses eaux étoient particulièrement consacrées , et Kircher nous apprend d'après Pline , que les caïlles arrivent en si grande quantité sur la côte de Laurente , que les vaisseaux en sont quelquefois renversés. Telle étoit la manière de voir de ces hommes si respectables d'ailleurs par leur vaste érudition.

que sur trois hommes que l'on rencontre sur cette côte, deux au moins sont fugitifs pour cause d'assassinat. La peste seule vient habiter ces déserts pendant les grandes chaleurs de l'été; en hiver la pluie les inonde quelquefois; et il n'y a qu'un moment au printems pour y aller avec des provisions de bouche, et des recommandations pour quelque prêtre, afin de ne pas être pris pour un voleur.

Telle est aujourd'hui cette vallée du Tibre, autrefois si superbe que Plinè assure que ce fleuve se voyoit orné de plus de palais, qu'il n'y en avoit dans le reste du monde; telle est cette Ostie de quatre-vingt mille habitans, placée tout à côté de la ville de Port-Trajan, où les richesses de l'univers arrivoient de partout; et ces deux villes n'étoient qu'un faux-bourg de Rome! La magnifique côte de Laurente se trouve aujourd'hui comme tachetée de collines souvent entourées d'arbres fruitiers; ce sont les ruines d'autant de maisons de campagnes, qui, contiguës en quelques endroits, formoient comme autant de villes. Plus loin, près d'Antium, la terre ne suffisant plus à ces maîtres du monde, on voit dans le fond de la mer, le long du rivage, des palais si parfaitement conservés dans leurs fondemens, que l'on semble avoir dessiné sous les eaux des plans d'architecture, tandis que la terre, au-

jourd'hui couverte de sable, laisse partout entrevoir d'autres ruines de ces immenses palais.

Au tems d'Enée, cette magnifique côte avoit des beautés plus touchantes encore. Au lieu de palais, ce climat délicieux étoit embelli par l'antique forêt, à demi-défrichée par un peuple agricole et berger, et cette nature, aujourd'hui même si belle dans sa difformité, brilloit alors de tout l'éclat de sa première jeunesse. Plus anciennement, cette terre de Saturne, si riche et si magnifique, avoit été trouvée digne d'être la scène du siècle d'or, qui, chanté par les poëtes de tous les pays, n'a réellement existé qu'en Ausonie.

Tout ce que la puissance de la barbarie est en état d'entreprendre, est aujourd'hui consommé sur cette côte, où les oiseaux ont disparu avec les végétaux, et où l'homme même n'existe que mourant. Le ciel, la mer, les montagnes avec leurs teintes brillantes, en un mot, tout ce qui est hors de la portée de l'homme, vous parlent encore de Virgile et des tems qui ne sont plus, tandis que tout ce qui peut être atteint par la barbarie n'est jamais épargné.

VIRGILE.

Ce n'est pas sans raison qu'on a comparé les six premiers Livres de l'Enéide à l'Odyssée d'Homère, et les six dernirs à son Iliade.

Le drame des six derniers Livres de l'Enéide se passe presque en entier sur une lieue carrée de terrain, qui comprend le camp des Troïens, et la ville de Laurente. Mais on aime encore à connoître Ardée et Lavinie qui sont sur la même côte, on se plaît à suivre Enée chez Evandre, et à retrouver chaque pas de Nisus et d'Euryale.

Virgile est non-seulement excellent poète, il est de plus l'historien des plus antiques peuplades du Latium, dont il nous a laissé un tableau du plus grand prix.

Nous autres modernes nous sommes trop accoutumés à séparer la poésie de l'histoire, et la fiction de la vérité. Il en résulte que notre poésie est sans foi, et quelquefois sans vérité, et que nous sommes mal disposés à rendre justice aux anciens poètes, qui dans les récits qu'ils faisoient des événemens, que tous les peuples de leur temps regardoient comme véritables, se croient de bonne-foi historiens. La poésie et l'histoire ont l'une et l'autre originairement puisé dans les mêmes sources, et Homère, Herodote ou Diodore de Sicile, méritent la même croyance dans ce qu'ils nous racontent des temps les plus reculés.

Cela est si vrai, que Pline, le grave, le savant, l'honnête Pline, est dans l'indignation

contre Sophocle pour avoir osé dire que l'ombre provenoit des larmes d'un oiseau de l'Inde , qui , à cause de ses pleurs versés sur la mort de Méléagre , portoit le nom de Méléagride. Est-il possible , s'écrie le naturaliste , que Sophocle , ce premier des tragiques , cet homme accoutumé à la gravité du cothurne , cet homme probe , issu d'une famille illustre , Sophocle , né à Athènes , fameux par ses exploits , que lui général d'armée , ait osé avancer un fait sans vérité comme sans vraisemblance ! Les oiseaux pleurent-ils donc ! pourroient-ils verser de telles larmes ? Quel scandale !

Vitruve n'est pas moins choqué de voir les peintres de son temps abandonner la nature pour représenter des hommes dansants sur des tiges de fleurs , ou des éléphans emportés par des mouches. Ce goût des Arabesques avoit , sous Auguste , succédé au goût du véritable paysage , et cette mode nouvelle faisoit l'étonnement et le scandale des amateurs de la nature et de la vérité.

La poésie , chez les anciens , étoit si peu faite pour mentir qu'elle étoit au contraire comme une révélation de faits trop éloignés pour être aperçus par les yeux du vulgaire. Et comme la religion payenne semble avoir un fondement tout historique , ces faits chantés

par les Poètes, formèrent dans la suite la religion du peuple. Les muses qui ne sont plus pour nous que des êtres fantastiques, à la naissance de la poésie, étoient des Divinités réelles, et comme les Déesses de la mémoire, des souvenirs, et des plus saintes vérités.

On étoit bien loin alors de faire une analyse des différentes facultés de l'âme, et d'établir une distinction entre l'imagination et la mémoire. On parloit pour dire vrai, on chantoit pour dire plus vrai encore. Les sujets chantés par les poètes étoient des traditions, des croyances universellement adoptées par le peuple, c'est-à-dire partout le monde. La poésie ne faisoit que donner du corps et des couleurs à des opinions, vénérées ou faites pour l'être. La religion même étoit la plus sublime des poésies, elle prêtoit aux arts une gravité, une vérité, un poids, et leur donnoit une force, un élan, qui, dans la langue la plus harmonieuse du monde, produisit ces accens d'Homère, de Pindare et de Sophocle, qui, à travers tant de siècles, ont réenti jusqu'à nous.

DE LA VÉRITÉ POÉTIQUE.

Tout ce qui plaît dans un tout , ce qui va au but , est vrai en poésie , tout ce qui n'y tend pas , cesse de l'être. Il n'y a entre la vérité , réelle de l'intelligence , et la vérité poétique de l'imagination , d'autre différence , que dans la fin que l'une ou l'autre se propose. La vérité de l'intelligence tend toujours aux idées générales ; la vérité dans les arts cherche toujours à plaire ; l'une et l'autre ont pour principe la plus grande des jouissances , vers laquelle l'être sentant gravite sans cesse , celle que donne l'activité de l'âme développée dans sa plus grande étendue. La science cherche cette jouissance dans la généralisation des idées , qui leur permet d'en embrasser à la fois un grand nombre dans un point unique ; les beaux arts la cherchent dans cet autre foyer , dans lequel un sentiment ou un fait unique rayonne à la fois de mille rapports sensibles , tous compris dans ce seul point. La marche , je dirois presque le jeu ou le mécanisme de la faculté de penser et de celle de sentir , (par conséquent le principe des beaux arts et celui des sciences ,) semblent avoir une grande analogie entr'eux. L'un et l'autre cherche un

point central duquel tout émane , et auquel tout converge. Dans les beaux arts ce point central est ce que nous appelons *unité d'intérêt* , foyer actif de tous les sentimens subordonnés ; dans les sciences , c'est cette *généralisation des idées* , qui , d'un point unique , semble verser à la fois des torrens de lumière sur les plus sublimes conceptions , et dévoiler à nos regards les lois de l'univers.

Mais revenons à la vérité poétique. Dans l'ignorance profonde de l'homme sur ce que la nature est en elle-même , la vérité est toute intérieure , toute renfermée dans nous-mêmes , concentrée dans notre propre clavier. Tout ce qui éclaire les idées en les généralisant , est vrai pour l'être intelligent ; et tout ce qui , dans un tout donné , tend à produire le plus grand effet possible , est poétiquement vrai. Mais ce vrai poétique sera toujours très imparfait sans le sentiment de l'harmonie de nos idées avec ce que nous appelons la *nature* , c'est-à-dire , avec ce que nous sentons et croyons exister réellement hors de nous-mêmes.

Le même sentiment qui nous fait rejeter un fait comme faux , (parce qu'il ne se trouve pas d'accord avec les faits fondamentaux qui font la base de notre croyance ,) le rend dès lors indigne de la poésie , puisque nous

ne refusons de *croire*, que parce que nous avons un sentiment de disconvenance dans le jugement, qui, dans la sensibilité, produira toujours un faux accord, contraire aux premières règles des beaux arts.

Le poète doit donc, pour être poétiquement vrai, se trouver d'accord, non-seulement avec lui-même, mais encore avec la nature. La poésie toute fictive peut bien nous bercer pour un temps, et, si elle est bonne, nous faire dormir. Mais la véritable poésie, celle de l'homme fait, et de l'homme éveillé, cherchera, comme Homère et Ossian, la vérité dans toute son énergie, dans toute son harmonie avec la nature, je dirai presque dans toute sa sainte et pure naïveté.

Ce sentiment du vrai, si énergique et si fécond, est, ce me semble, un des grands avantages de la poésie des anciens sur celle des modernes. Le scandale de Pline sur le mensonge d'un poète, prouve que les anciens pensoient et sentoient sur ce point bien différemment, et si j'ose dire, bien plus poétiquement que les modernes.

Il faut donc avoir plus de respect que l'on n'en a communément pour les tableaux que nous ont laissés les anciens poètes, qui, heureusement pour la poésie, se croyoient toujours liés à la vérité. Delà vient que la

moindre épithète de Virgile est en quelque sorte historique et sacrée. Il en résulte aussi que les plus petits détails que nous retrouvons dans la nature qu'il avoit sous les yeux, semblent à leur tour prêter de la vie et des couleurs aux tableaux qu'il en a fait.

La ligne de séparation que nous autres modernes avons tracée entre la fiction et la vérité, n'a pas peu contribué à donner à notre poésie, ce vague qui ne peut servir qu'à l'affaiblir. Règle générale : plus nous séparerons l'imagination des autres facultés de l'âme, plus nous l'affaiblirons. Au premier coup-d'œil elle semble, comme la liberté politique, s'accroître en raison des liens dont on la débarrasse, et cependant c'est tout le contraire ; l'une et l'autre trouvent leurs forces dans ces liens mêmes, qui ne font que les enchaîner aux lois et aux règles sans lesquelles il n'y a ni poésie, ni liberté.

VERACITÉ DE VIRGILE.

Toutes les nations qui ne sont pas errantes et sauvages, ont conservé quelques souvenirs de leur histoire, témoins les poèmes d'Homère et d'Ossian (1) qui contiennent le

(1) Je ne répéterai point ce qu'on a déjà dit en faveur de l'authenticité des poèmes d'Ossian, j'ajou-